

LA
FABRIQUE
DES
TRADUCTEURS

DOSSIER

DE L'ÉCRIT À LA PAROLE

*Où l'on apprend comment six traducteurs
interprètes envahissent les arènes d'Arles*

FANCHON DELIGNE

C'EST avec un sentiment proche de l'effroi que j'appris la nouvelle : notre « Fabrique des traducteurs » se clôturerait par la lecture publique de nos travaux dans les prestigieuses arènes... Cette perspective bouleversait à plus d'un titre mes habitudes de traductrice : on m'invitait à passer des coulisses à la scène, du silence à la voix haute, d'un destinataire lointain à un auditeur bien réel. Quelle épreuve !

Je savais bien entendu – mes tuteurs l'avaient assez répété – qu'il ne suffit pas de lire son texte, qu'il faut aussi le dire. C'est ainsi, même à voix basse, qu'apparaissent les rythmes, les ruptures, les assonances que les yeux n'ont pas décelés. Ces sons accompagnent, amplifient ou nuancent le sens, et le texte traduit doit en garder la trace. Pour s'en assurer, il faut le dire à son tour, en suivre la musique, en bannir les fausses notes. Mais de là à déclamer mon texte en public, il y avait un pas que je redoutais de franchir. Je ne suis pas une actrice et je n'en ai pas la voix. Mon métier n'est pas de parler mais d'écrire. Je craignais d'être embarquée dans une aventure théâtrale qui dépassât mes compétences. L'approche de Gilles Morel et de Tania Moguilevskaïa m'a heureusement rassurée. D'emblée, ils nous ont fait part de leur credo : le texte parle de lui-même, il recèle en lui suffisamment de force et de richesses pour que le lecteur ne doive pas en rajouter. L'exercice demandé consistait « seulement » à le mettre en bouche et à le transmettre. D'actrice inquiète, je me retrouvais donc dans une position qui me convenait mieux, celle de passeuse.

En travaillant à la mise en voix avec mes collègues, sous la houlette de Tania et de Gilles, j'ai découvert avec émerveillement comment un texte passait de deux dimensions (celles du papier) à trois dimensions (celles du corps et de la scène). J'ai retrouvé sous une autre forme l'importance majeure de la ponctuation, métamorphosée maintenant en silences plus ou moins longs :

suspensions sans lesquelles le texte perdait son ossature et manquait tous ses effets. Durant ce travail de préparation, à force de répéter mon texte en insistant sur certains mots qui me paraissaient essentiels, j'ai mieux senti l'importance de la position et du choix des mots-clés dans un texte.

La lecture elle-même fut pour moi une expérience inouïe, au sens plein du mot. En adressant mon texte à un public, je l'ai entendu d'une façon nouvelle, modifié qu'il était par l'écoute attentive des autres. Ce fut l'occasion pour moi de vérifier ma traduction. Le texte original russe était tissé d'humour et j'ai constaté avec une grande joie que, même traduit, il continuait à déclencher le rire.

Cette lecture publique me donnait également le sentiment euphorique de participer à une aventure collective. Savoir qu'un peu plus loin, dans une autre alcôve des arènes, une de mes complices de la Fabrique faisait découvrir sa traduction de Veltman ou de Berman me soutenait et me réjouissait. Cette lecture en promenade offrait tout à coup une belle visibilité à ce laboratoire franco-russe où nous avons tant ri, cherché, soupiré, turbiné et inventé !

Merci encore à Jörn Cambreleng, à toute l'équipe du CITL et à tous ceux qui ont rendu cette expérience et ces découvertes possibles !